

Aristote

Exposé de Séverine Desreumaux

Préparation CAPES SES 2007-2008

Brève biographie :

Aristote naît en 384 avant J.C à Stagire, d'où son surnom : le stagirite. Il fut un des disciples de Platon, mais, à partir du moment où Aristote s'éloigne de son maître, il commence à développer sa propre pensée ; et, en bon élève, sa pensée dépasse et donc s'oppose à celle de son maître.

A 49 ans, Aristote fonde le Lycée à Athènes dans un but double : y dispenser son enseignement propre et surtout mobiliser un maximum de connaissances dans un même lieu.

Il fut aussi le précepteur d'Alexandre à la cours du Roi de Macédoine, il deviendra par la suite son conseiller. En 323 avant J.C., Alexandre meurt, Aristote doit quitter Athènes. Il meurt en 322 avant J.C. à Chalois.

Préambule :

Aristote trie, classe, établit des idéaux-types ... En effet, selon lui, l'intelligence réside dans cette faculté propre à l'espèce humaine d'ordonner le réel. L'Etre est multiple, donc le monde est multiple, le sage doit alors s'intéresser à tout pour approcher de la Connaissance. Pour Aristote, toute connaissance est bonne à prendre et à apprendre, il est pour un savoir encyclopédique. Cependant, pour rendre intelligible l'étude de ces savoirs, il faut les classer. C'est pourquoi il distingue trois types de sciences :

- Les **sciences théorétiques** dont l'objet est la connaissance pure, à l'instar de la métaphysique.
- Les **sciences pratiques**, comme par exemple la politique dont le but pratique est d'organiser la Cité.
- Les **sciences poïétiques** qui sont les sciences de la production, telle que l'économie.

Ces trois formes de sciences sont interdépendantes, même si la science théorétique est première puisque c'est la science qui va permettre la réflexion nécessaire à la mise en œuvre des deux autres.

I) Les sciences théorétiques

Brèves de métaphysique :

La métaphysique est le titre d'un ouvrage d'Aristote et ce mot a été repris pour qualifier toute la réflexion qui s'intéresse aux essences des choses en général, à l'Être en tant qu'Être.

La métaphysique (ou philosophie Première) réfléchit à toutes les connaissances qui se situent au-delà de toute expérimentation sensible. C'est la recherche d'un savoir invérifiable, c'est-à-dire qu'à la différence de la science au sens de Karl Popper on ne peut réfuter les savoirs produits par la métaphysique puisqu'on ne peut pas les confronter au réel. Etant donné que la connaissance de l'Être en général ne peut pas venir de l'expérience sensible, Aristote pose le principe du raisonnement déductif qui s'appuie lui-même sur deux principes :

- Le principe de non contradiction ;
- Le principe du tiers exclu, c'est-à-dire que si deux propositions sont contraires, l'une est vraie et l'autre est fausse.

De ces deux principes, Aristote tire un raisonnement logico-déductif pour essayer de comprendre l'essence de toute chose :

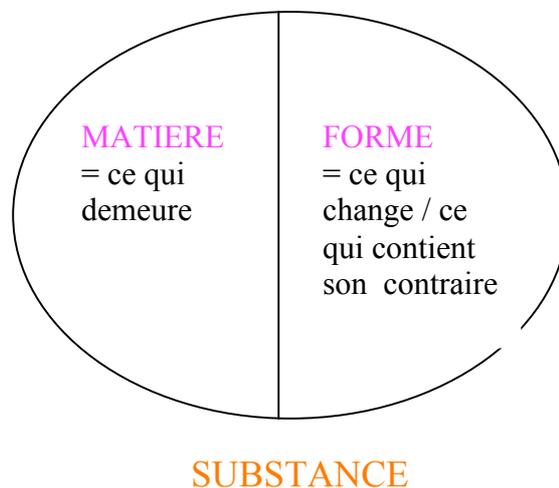
« *Socrate est jeune, Socrate est vieux* »

De ces deux propositions, le point commun c'est Socrate ; Socrate est, Socrate demeure, donc **Socrate est la substance** qui reste la substance malgré le changement.

Seuls **les attributs de Socrate changent**, c'est-à-dire que soit il est jeune, soit il est vieux. Or Socrate est un homme et comme tout homme son existence est perméable au temps, Socrate est une substance qui par essence connaît le changement. La substance connaît donc la stabilité et le changement.

De cette première déduction, Aristote réalise un premier classement :

Le sujet qui reste le même, c'est-à-dire ici Socrate est la **Matière**. Et ce qui connaît le changement, soit les attributs de Socrate, est la **Forme**.



Aristote est le premier à penser le mouvement. Précurseur d'Hegel, il pense que la substance contient en elle son changement par l'alternance des contraires contenu dans la forme. Chez Aristote, les formes ne sont pas éternelles, au contraire Aristote les pense dans leurs mouvements :

- Etat 1 : Socrate ne sait pas lire, mais Socrate est un homme et la lecture est une activité humaine
- Etat 2 : Socrate apprend à lire

- Etat 3 : Socrate est lettré

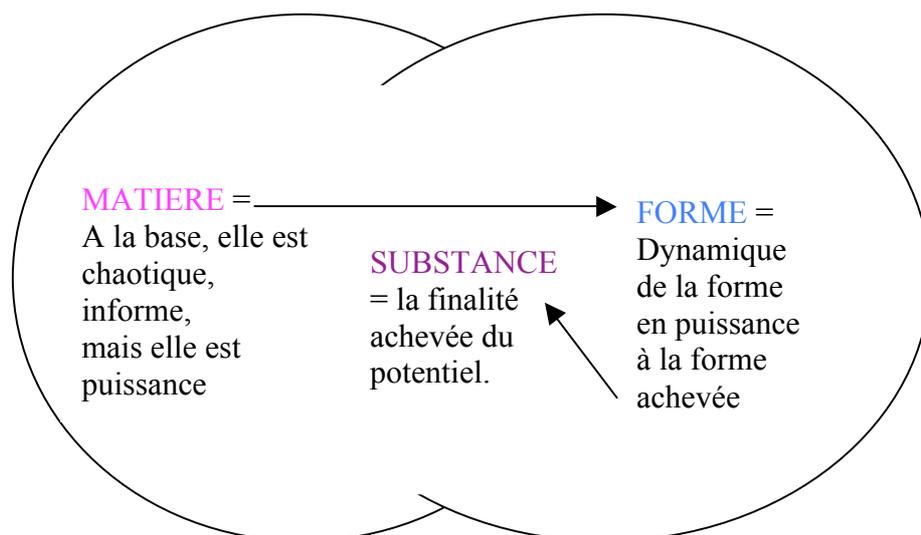
Ici deux formes sont contraires : savoir lire ou pas. A la base, l'humain ne sait pas lire la finalité de la matière est ici le lettrisme.

Dans l'état 1, la **forme de Socrate est en puissance**, c'est-à-dire que de par sa matière il a le potentiel en lui pour savoir lire. Socrate peut potentiellement être lettré, il contient en lui le potentiel du dépassement de sa forme actuelle.

Dans l'état 2, **la forme de Socrate est en devenir**, c'est-à-dire que Socrate décide de donner une substance à sa matière en changeant sa forme.

Dans l'état 3, Socrate sait lire, c'est donc l'achèvement de son potentiel, de sa puissance, la forme de **Socrate est devenue une forme achevée**.

On peut ici faire une analogie avec la pensée chinoise ancestrale qui envisage l'homme comme l'état de quelque chose en devenir. Dans la cosmogonie chinoise toute chose connaît son contraire (yin/yang) et le Qi est l'énergie qui ordonne l'alternance et la complémentarité entre le yin et le yang dans le but d'atteindre le Dao c'est-à-dire la voie à suivre pour trouver l'équilibre entre les choses ; c'est-à-dire que l'homme, pour être conforme à l'ordre céleste-l'ordre de la Nature, doit achever sa nature par essence contraire et ce grâce à l'énergie du Qi contenue en lui.



Comme le montre ce schéma, la matière doit être achevée par interaction avec la forme pour être substance ; cela étant posé, il vient immédiatement des questionnements autour de cette idée d'achèvement. Aristote pose l'analyse en terme de cause, car selon lui toute chose à une fin en elle. Aristote a une **philosophie finaliste**. Toute chose a une fonction, connaît une finalité ; il faut donc s'interroger sur son « pourquoi ». Pour ce faire, il établit une théorie qui classe les causes :

- **La cause finale**, c'est la cause première, c'est ce qui fait naître la dynamique, c'est le projet de statue achevée,
- **La cause matérielle** c'est la matière, c'est le marbre de la statue,
- **La cause formelle**, c'est la forme de la statue,
- **La cause efficiente**, c'est-à-dire la main du sculpteur, aujourd'hui on a tendance à considérer cette cause comme la cause première ; les autres causes sont vues comme les conditions.

Ce classement crée une hiérarchie entre les causes, certaines causes ne sont que des moyens au service d'une autre cause. Pour Aristote, ce qui compte c'est la cause première, soit celle qui définit la finalité de la dynamique. Cette pensée amène Aristote vers une philosophie conséquentialiste. Ce qui est important ce n'est pas l'acte mais l'intention à l'origine de l'acte, donc **tous les moyens sont bons tant qu'on arrive à la fin souhaitée**. Cependant toute fin n'est pas honorable, seules les fins qui sont en accord avec les principes de la Nature sont viables.

Toute matière connaît en elle une fin ultime. Pour Aristote, la fin ultime est l'activité qui connaît une fin en soi, c'est-à-dire qu'elle ne sert pas un autre but que le sien. La satisfaction des désirs n'est qu'un moyen. En ce **sens la seule activité qui connaît une fin en soi est l'activité contemplative** car la contemplation de la vérité n'a d'autre fin qu'elle-même, elle est donc la jouissance suprême.

La question que l'on peut aussi se poser en voyant ce schéma est **l'origine de la dynamique contenue dans la forme**. C'est à dire pourquoi la matière décide de changer ? Aristote dit que l'on doit chercher la cause du mouvement dans sa finalité. Cependant, cet enchaînement des causes ne peut être infini, la matière doit avoir une impulsion première pour exister : selon Aristote, cette impulsion première est donnée par Dieu ; en lui, rien ne peut servir de moyen à une fin supérieur, c'est **entéléchie**, soit la fin ultime, c'est-à-dire la pensée de la pensée, donc **Dieu est le moteur immobile du mouvement**. Aristote est le premier Grec à penser Dieu au singulier, sa métaphysique ouvre ainsi la voie aux monothéismes. Aristote affirme l'existence de deux mondes : un sublunaire et un supra lunaire que l'on ne peut connaître. *Saint Thomas d'Aquin qui considère Aristote comme Le Philosophe s'appuiera sur sa métaphysique pour s'opposer au sacerdotalisme théocratique alors en vigueur. En effet de la distinction entre monde terrestre et monde de Dieu, il théoriserait l'autonomie du pouvoir politique si celui-ci n'agit pas de façon contraire à la Nature, à Dieu, au sens de Saint Thomas d'Aquin.*

Brèves d'ontologie :

L'ontologie est une partie de la métaphysique qui réfléchit à l'Être en tant qu'Être. Sur les bases d'un raisonnement déductif, Aristote pense l'Être et définit des préceptes pour une vie heureuse :

A la différence de Platon, Aristote ne cherche pas à définir « la Voie » qui mène au bonheur, il pense ces voies d'accès au bonheur comme multiples, tout comme les êtres sont multiples.

Cependant la Nature a doté l'homme de traits qui le caractérise universellement :

L'homme est un animal social, il aime et a besoin de la vie en communauté.

Tout homme recherche le bonheur mais, comme l'être est multiple, les hommes ont des points de vue différents sur les moyens d'y accéder.

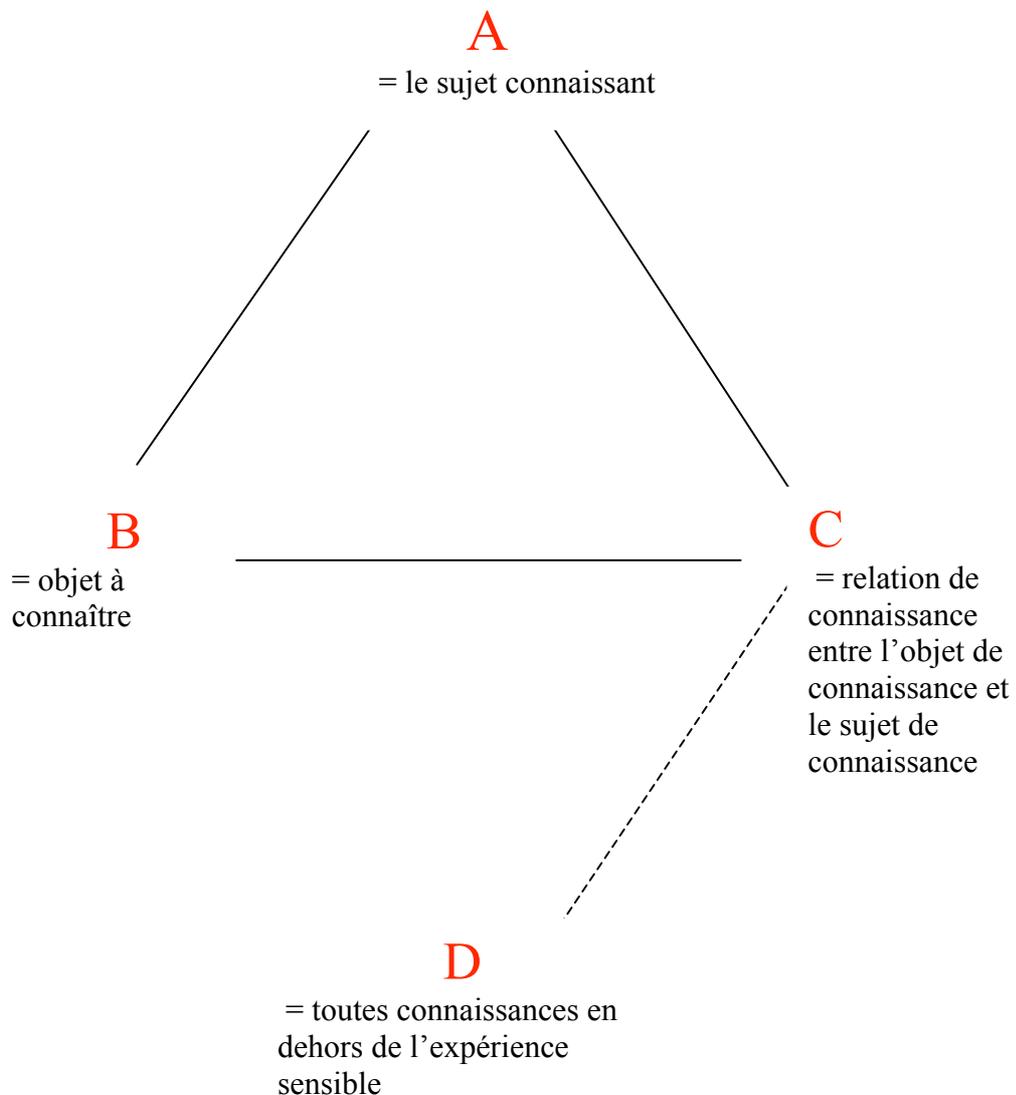
Le concept de vertu est propre à l'homme.

Aussi Aristote en tire deux grandes conclusions : pour être heureux, l'homme doit trouver l'harmonie dans la vie en société en adoptant le plus grand relativisme par rapport aux contrariétés possible entre les différences de valeurs. Il n'y a pas de bien absolu chez Aristote, le bien qualifie certaines actions en vertu de la fin qu'elles atteignent. Un bien peut par exemple être source de dommage, comme le montre la légende du Roi Midas. La pensée d'Aristote est **conséquentialiste** ; donc peu importe l'intention à l'origine de l'action l'important, c'est le résultat qui compte, aussi l'homme doit adopter **le principe de relativisme** par rapport aux pensées différentes de la sienne.

Si le concept de vertu est propre à l'homme, alors la finalité de l'homme est d'atteindre cette vertu. Pour Aristote, la vertu naît d'une morale du juste milieu, c'est-à-dire l'homme doit trouver l'équilibre entre ses désirs qui sont souvent contraires pour accéder au bonheur. Par exemple, si la vertu est la bienfaisance, alors la prodigalité est son excès et l'avarice son défaut. Cependant, l'homme qui possède une vertu n'est pas vertueux, ce concept est illustré dans le fameux dicton « une hirondelle ne fait pas le printemps », en effet l'homme vertueux est un homme qui applique **le principe de tempérance dans tous les domaines de sa vie.**

Brèves de logique

La logique est l'étude des conditions de la vérité :



Remarques préalables :

Dans la pensée grecque, les idées sont extérieures à l'homme, donc Aristote ne s'interroge pas sur le subjectivisme de la pensée du sujet connaissant, c'est à cette idée que Gadamer s'oppose en fondant la théorie herméneutique : pour lui, toute connaissance est subjective car elle est le fruit d'une « horizon » ; Aristote, lui, pense la raison du sujet connaissant comme invariable. Donc Aristote ne s'interroge pas sur **A**.

Aristote, à la différence de Pythagore, ne pense pas que l'objet a une Vérité contenue en lui-même qu'il faut découvrir, donc **B** n'influe pas sur la relation de logique.

Aristote à une logique formelle, c'est-à-dire que la vérité se détermine aux niveaux des formes des relations de connaissance, au niveau du classement que l'homme établit les objets à connaître. **Seul C engendre la vérité, C est l'activité déductive.** La logique d'Aristote est déductive et le syllogisme est sa forme la plus courante. De deux propositions une majeure (celle qui détermine l'objet de la réflexion) et une mineure, on peut déduire une conclusion vraie. Par exemple l'objet à connaître est la truite : Tous les poissons vivent dans l'eau (= relation de connaissance établit = **C**), la truite est un poisson (= **C**), donc la truite vit dans l'eau. Ici on ne sert que des classements opérés dans **C** pour définir une autre vérité, le croisement de deux classements produit une vérité si on adopte le principe de non contradiction des classements entre eux.

Dans l'exemple, **C** établit des classements certains car il y a une confrontation objective entre l'objet à connaître et le sujet connaissant, la méthode inductive permet de valider l'objectivité de la typologie créée par la logique humaine. Dans l'exemple de syllogisme donné, l'expérience confirme que le poisson vit dans l'eau.

D est ce qui est au-delà de l'expérience sensible, la méthode inductive est donc impossible. Cependant, si on adopte une position déductive, alors **D** est certain car **D** provient du croisement de deux vérités, établie par **C** pour arriver à une vérité certaine. **D** n'est accessible que par **C** mais **D** est une proposition vraie car elle provient de la logique certaine de **C**.

II) La politique comme science pratique

Aristote définit la politique comme une science, elle est le produit de la logique et de l'expérience. La politique est le lien entre action et éthique. Aristote s'appuie **sur les résultats produits par les sciences théorétiques et par une étude historique des régimes pour en déduire une théorie politique :**

- **La finalité de l'homme est le bonheur et celui-ci s'atteint par la quête du bien,** mais chez Aristote pas de définition transcendante du bien à la différence de Platon. Selon Aristote tous les hommes recherchent le bonheur mais les moyens qui mènent au bonheur sont multiples. Aristote remarque trois formes d'accès au bonheur. On peut rechercher le bonheur par la quête de la liberté, par la quête de la richesse, ou bien par la quête de la vertu.
- **De par sa nature, l'homme aime et a besoin de la vie en communauté :** la vie en collectivité lui donne sécurité et bonheur. **L'activité politique consiste donc à organiser la vie en collectivité.**
- **Prééminence du tout sur les parties,** donc la famille est plus importante que l'individu, et il **s'ensuit que la Cité est prédominante sur la famille, même s'il est vrai que la Cité s'appuie sur l'organisation familiale,** car celle-ci est antérieure à tout ordre politique.

- La Nature d'une chose étant définie par sa fin, alors l'appareil de justice et le marché ne sont que des moyens de l'organisation collective.
- Le politique doit être strictement séparé de l'économique car ils connaissent tous deux un fin différente.
- « L'homme est un animal politique » car son logos/discours lui permet de transformer par l'expérience ses sentiments en morale. La parole rend l'homme capable de s'organiser collectivement, donc d'être maître de sa condition grégaire.
- Il n'existe pas d'unité morale du genre humain car l'utile définit le juste/ la morale. Or l'utile est contextuel, donc multiple. En ce sens il existe différentes formes de régime, car il existe différentes interprétations du juste.
- Le juste doit aller dans le sens de la vertu, le juste recherche donc l'équilibre entre ses différentes définitions. La définition du juste est fonction de la conception de la voie d'accès au bonheur.
- Le pouvoir politique est partagé entre les hommes en fonction de leur conception du juste, on peut distinguer trois formes pures de régime politique :
 1. La République est un régime où le peuple pense le bonheur accessible par la liberté. Dans la République, le juste est donc pensé comme une répartition égale de la liberté.
 2. Si le partage est fonction de la vertu, alors le régime politique adopté par le peuple est celui de l'Aristocratie
 3. Si le bonheur est recherché par la richesse, alors la Monarchie est le régime politique souhaitable
- Ces trois idéaux sont corrompus si l'intérêt des parties prime sur l'intérêt général :
 1. La Tyrannie est la forme corrompue de la Monarchie.
 2. L'Aristocratie trouve sa corruption dans l'Oligarchie.
 3. La Démocratie est la forme corrompue de la République car c'est l'expression d'un intérêt particulier : celui de la majorité. L'intérêt général forme un tout donc il ne peut y avoir d'arbitrage possible. Le politique vise la maximisation du bonheur de tous dans la liberté.
- Pour Aristote le meilleur régime politique est un agrégé des trois idéaux type de régimes, c'est un juste milieu entre les différentes conceptions d'accès au bonheur. Cependant il ajoute que la recherche du bonheur par la liberté et la richesse sont les deux formes les plus courantes chez les individus ; Aristote est conscient qu'il existe peu d'homme vertueux.

III) L'économie comme science poïétique

Le postulat de base est que l'argent n'est qu'un moyen, l'argent est une notion totalement différente de celle de richesse. Comme le montre la légende du Roi Midas, un homme qui transforme tout ce qu'il touche en or est pauvre, car la richesse est autre que monétaire. Avec cette idée, Aristote opère une distinction fondamentale entre deux conceptions de l'économie : Naturelle et Chrématistique. Il en découlera une conception duale du prix des biens reprise par A. Smith et K. Marx lorsqu'ils baseront leur théorie économique sur la différenciation entre la valeur d'usage et valeur d'échange d'un bien.

La conception Naturelle envisage la finalité de l'activité économique comme la satisfaction des besoins de chacun. L'économie est envisagée comme un moyen aux services d'autres fins. L'économie inclut l'éthique car elle fait partie du tout. **L'économie naturelle vise à la satisfaction du tout.**

La Valeur d'usage d'un bien est une valeur définie par son utilité.

L'utile étant contextuel, cette valeur est donc subjective. La finalité de l'économie naturelle est la satisfaction des besoins, donc la valeur d'usage permet d'établir des hiérarchies subjectives à un groupe entre les objets. Dans l'économie naturelle le bien est plus défini par sa valeur d'usage que par sa valeur d'échange. Cette dernière ne doit être établie que dans le cadre strict de l'échange.

Ici l'économie n'est pas séparée du social, au contraire celle-ci le sert : **l'objet de l'échange est autant la satisfaction des besoins que la relation sociale créée par l'échange.** L'économie est l'art d'utiliser les ressources.

L'agriculture et le métier fondent une économie naturelle où les échanges servent uniquement à satisfaire les besoins de chacun.

L'échange est un retour sur équivalence, pour Marx, quand on échange des objets, cela revient à échanger le temps de travail nécessaire à leur réalisation, donc même lorsque les marchandises sont différentes, on n'échange finalement que des choses équivalentes, soit du temps de travail. L'argent n'a pour but que de renforcer le lien social, c'est-à-dire de créer une forme d'objectivité commune qui soude les hommes entre eux ; qui crée

La Conception chrématistique envisage la finalité de l'activité économique comme étant **l'accumulation d'argent.** La chrématistique est la science de l'enrichissement, **c'est la recherche de la satisfaction personnelle des désirs.** Le problème est qu'elle ne connaît ni fin ni mesure.

La valeur d'échange d'un bien est sa valeur commerciale, c'est en quelque sorte sa valeur objective puisqu'elle née d'un arbitrage des subjectivités. Dans l'économie chrématistique, seule la valeur d'échange importe.

Pour Freud **l'économie capitaliste relève de la conception chrématistique.**

Le capitaliste assouvit sa pulsion morbide dans l'accumulation monétaire, l'argent devient pour lui une fin en soi. Pour Aristote, l'accumulation de la monnaie est une activité contre nature car elle déshumanise ceux qui s'y livrent, elle dévie l'homme de sa finalité naturelle. L'homme étant un animal social par nature, l'activité chrématistique lui est contre nature car elle substitue l'objet à la relation sociale. La relation sociale est normalement le but de l'échange ; or, dans l'économie chrématistique, c'est l'échange d'objet qui est vu comme la finalité de la relation sociale.

Toute activité spéculative est donc condamnable, le commerce (spéculation sur les marchandises) et l'usure (spéculation sur l'argent) de fait sont contre nature.

La relecture d'Aristote par les scolastiques du Moyen Age est à l'origine du mépris de la doctrine théologique catholique pour l'activité d'usure. Le symbolique d'alors apparente l'usurier au diable.

Bibliographie :

- « Essais de philosophie économique » Arnaud Berthoud, éditions : Presses Universitaire du Septentrion, 2002.
- « Philosophes et philosophie » sous la direction de B. Morichère, éditions : Nathan, 1992.
- « La philosophie pour les Nuls », Christian Godin, éditions : First, réédition 2007.